

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les arts décoratifs

Jean-Philippe Martel

Numéro 326, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, J.-P. (2020). Les arts décoratifs. *Liberté*, (326), 31–34.

Les arts décoratifs

Qu'il se dise expérimental ou engagé, l'art paraît condamné aujourd'hui à mettre en scène sa propre publicité. Laissés à eux-mêmes dans un espace socio-médiatique animé par une compétition de plus en plus féroce, les artistes ne seraient-ils plus que des décorateurs occupés à soigner leur image de marque ?

Par Jean-Philippe Martel

Nous connaissons déjà les *boat-people* et les *balseros*. Certains de leurs enfants partageaient les mêmes joies et inquiétudes que nous, à l'école. Nous les retrouvions à la récréation ou sur l'heure du midi, devant les mêmes sandwiches au pain blanc et les mêmes desserts suremballés que nous, qu'ils trimballaient dans les mêmes sacs de plastique et les mêmes boîtes à lunch que nous. Le soir, nos parents (et les leurs) regardaient les nouvelles, où ils découvraient, ébahis, de nouvelles géographies : le Tchad et l'Éthiopie, où crevaient de faim des bébés au ventre énorme et aux yeux exorbités, couverts de mouches. Sur d'autres chaînes, des vedettes chantaient pour amasser des fonds qui seraient envoyés aux affamés, faisant mousser, au passage, leur propre notoriété. Ailleurs encore, des humains vivaient entourés d'androïdes, sous des ciels éternellement pluvieux ; des hommes en habits noirs surplombaient ces mondes apocalyptiques, du haut de gratte-ciels qui portaient leur nom.

Depuis, nous avons connu le Darfour, la Syrie, le Yémen. Avec internet, tous ces drames se sont encore rapprochés. Nous les déplorons, mais nous y sommes habitués. Des images de la terre nous parviennent – c'est la vie. En plein désert, de nouveaux riches élèvent des immeubles qu'on aperçoit de la Lune. L'an dernier, nous avons pu suivre, en direct, la formation, puis la progression de caravanes de migrants, réunis pour affronter les forces armées des démocraties dont ils traverseraient les frontières. Guatemala, Mexique, États-Unis... En entendant le président de la nation la plus puissante au monde déclarer que leur migration constituait une attaque contre son pays, j'ai compris qu'avec eux, nous aussi, nous avions franchi un pas.

Malgré les avertissements que la fiction nous aura servis, nous avons laissé la porte se refermer sur nous. Dans un monde bientôt dominé par l'intelligence artificielle, des hommes qui ont tous les attributs les plus grossiers des méchants des films s'appuient sur une police en partie robotisée pour détourner la chose publique vers leurs intérêts personnels. Partout, des écrans diffusent leurs mots d'ordre – prospérité, sécurité, efficacité – alors qu'on ne voit jamais que des civils battus, gazés, humiliés, et des riches en train de cultiver leur « art de

vivre » dans des enclaves qui affichent un luxe qu'on dirait imaginé par des pauvres. Certains signes laissent croire qu'une résistance est possible, mais, lorsqu'elle passe dans nos rues, nous la condamnons. Il est difficile de dire qui, des nouveaux aristocrates ou des éternels paysans, tient le plus à ses chaînes.

✱✱

C'est la nouvelle année et je me demande déjà s'il ne vaudrait pas mieux tout oublier – *passer à autre chose*, comme on dit, *décrocher*. Mon mur Facebook est tapissé d'appels à l'aide ou à la révolte, qui resteront sans réponse. Un de mes collègues prétend que le cynisme est la maladie morale de notre siècle, le grand mal qui nous empêche de penser notre époque. Moi, je ne sais pas ; je ne sais plus. J'ouvre un livre et le pose aussitôt. Quelle histoire m'intéresse encore ? Quelle histoire compte toujours pour moi ?

✱✱

Dans le film *Bienvenue à Gattaca* (Andrew Niccol, 1997), l'humanité est divisée entre les enfants qui ont été conçus naturellement et ceux dont le patrimoine génétique a été modifié à la conception, pour maximiser leurs chances de succès. Cette distinction introduit un biais économique entre les personnages, qui se voient attribuer certains postes plutôt que d'autres, en fonction de leur valeur génétique. Vincent Freeman, joué par Ethan Hawke, souffre d'une malformation cardiaque qui le condamne en principe à ne pas dépasser le début de la trentaine, de même qu'un certain niveau de vie. Comme on le devine, l'onomastique s'avère cependant révélatrice, et tout le film apparaît comme une fable sur la capacité humaine à transcender ses limites – une ode au rêve et au libre arbitre.

✱✱

Il était une fois un intellectuel qui reprochait aux émissions culturelles de ne jamais parler de littérature qu'en invitant des vedettes. Il était une fois des producteurs d'émissions culturelles qui, en guise de réponse, lui faisaient voir qu'eux, au moins, parlaient de littérature. De nombreuses voix se joignaient à eux pour rappeler la légitimité d'une démarche consistant à amener, peu à peu, le grand public à la littérature.

Je me souviens : c'était peut-être en 2014 ou 2015. À la radio, des gens s'étaient réunis pour parler de *fantasy*, trois ou quatre critiques circonstanciels, et Samuel Archibald, spécialiste de la culture populaire et de la littérature de genre, qui avait commencé son intervention en disant que le public de la *fantasy*

se composait autant de garçons que de filles. Les statistiques étaient très claires là-dessus. Un commentateur a ensuite pris la parole : « Me semble que dans notre temps, c'était surtout les gars qui lisaient ça. » Une fille a renchéri : « Ben oui, les filles, c'était plus les romans d'amour. » Archibald a bien essayé d'ajouter quelque chose, mais quelqu'un avait déjà lâché une blague. La *fantasy* resterait pour les petits gars.

On ne se bat pas toujours contre tout. On ne se bat même presque jamais.



À la même émission, une ou deux années plus tard, Patrick Nicol parlait de son plus récent livre. Lui qui enseignait depuis une vingtaine d'années fut à un moment amené à dire quelque chose de son métier. Entre deux farces, il a rappelé que le goût d'apprendre (dans son sens intransitif) et l'idée de la culture étaient au Québec noyés dans un discours utilitariste qui les dénaturait. Un homme lui a donné raison, avant d'enchaîner : « Mais ce qui manque surtout, c'est des enseignants passionnés, dynamiques... » Un homme qui n'avait rien à voir avec l'enseignement, et pas grand-chose avec la culture non plus, venait de ramener le débat à tout ce qui, précisément, était montré du doigt par un enseignant questionné à propos de son métier.

Ma blonde me fait valoir que je n'ai pas besoin d'écouter ces émissions de radio, ni d'écouter ce que des personnalités publiques ont à dire des derniers livres qu'elles ont lus, il y a vingt ou trente ans. « Tout ça, c'est du bruit, elle dit. Ça ne s'adresse pas à toi. » Bizarre. Moi qui ai consacré l'essentiel de ma vie d'adulte à la littérature et qui me casse encore la tête pour l'enseigner à des jeunes que tout éloigne de ces préoccupations, moi qui sacrifie une bonne partie de ma vie familiale, presque toute ma vie sociale pour écrire des romans et des articles, je ne suis pas visé par les émissions littéraires québécoises. Un peu comme si les producteurs de TVA Sports et de RDS cessaient de s'intéresser aux amateurs de sports pour privilégier de nouveaux publics : le soccer de l'Impact pour les ornithologues du dimanche ; le hockey des Canadiens pour les fans de Marie-Mai ; les X-Games pour les passionnés de vins.

Quelle histoire m'intéresse encore ? Quelle histoire compte toujours pour moi ?

Et moi, en vertu de quelle histoire je compte encore un peu ?



Ma blonde venait d'obtenir un contrat de correction. Pour quelqu'un qui avait touché presque toutes les bourses de la

maîtrise au postdoctorat, ce n'était pas exactement l'emploi de rêve, mais ce n'était pas non plus comme si nous avions trop de raisons de célébrer, alors elle a réservé la gardienne, et moi le restaurant, et nous sommes sortis.

C'était l'année passée. Les murs en pierres étaient peints en blanc ; le logo de la maison et le rappel de quelques éléments de décor, répartis ici et là, brisaient l'impression de se trouver dans une cave ; nous étions bien dans un restaurant, un *bon* restaurant. Dans l'entrée se trouvait la photo grandeur nature d'une femme aux fourneaux, à la fin des années 1950 ou au début des années 1960. Son visage me disait vaguement quelque chose, mais j'avais faim et, surtout, envie de passer un beau moment, de *passer à autre chose*, de *décrocher*, loin de tout cynisme et de toute préoccupation insensée, comme la politique internationale ou la représentation de la littérature dans les médias. J'ai donc commandé un dry martini, signe de ma bonne foi ; ma blonde une bière blonde, signe de la sienne.

Au moment où le deuxième martini est arrivé, j'ai rappelé à ma blonde quelques-uns des souvenirs les plus tendres qui m'attachaient à elle. Je pensais à l'époque où nous n'étions pas encore coincés dans cette carrière menacée et où nous n'avions pas encore d'enfants... Au travail, et à ce que nous avions fait de cette liberté, qui nous avait tant éloignés l'un de l'autre.

Puis le repas nous a été servi et, avec lui, une bouteille de vin. J'étais déjà passablement ému quand l'identité de la femme aux fourneaux m'est revenue. Ce n'était pas une *housewife* des années 1950, mais proche : c'était Margaret Thatcher, première ministre du Royaume-Uni de 1979 à 1990, que la conduite d'un des pays les plus riches du monde n'avait pas empêchée de remplir son « rôle de femme » en cuisinant tous les soirs pour son mari, Denis, et leurs enfants. Le dessert, soudainement, me semblait un luxe dangereux, le signe de quelque extravagance que j'allais payer au centuple.

Quand la serveuse nous a présenté la facture, je lui ai demandé pourquoi Margaret Thatcher. « On a voulu faire un petit clin d'œil », elle a dit. Et moi : « Un clin d'œil à quoi ? » Je sentais ma tendresse céder le pas au regret de ma tendresse, et ma peine se contracter en colère.

« Savez-vous comment on l'appelait, Margaret Thatcher ? » j'ai encore demandé, un ton trop haut. Ma blonde est intervenue : « C'est correct, Jean-Philippe. » La serveuse a dit « non » et moi « la dame de fer ». Les clients à côté se sont retournés, je pense que la femme était de mon avis ; l'homme aussi peut-être, mais ses sourcils déploraient quelque chose comme la fin de sa quiétude.

Quelle histoire m'intéresse encore ? Quelle histoire compte toujours pour moi ? Et moi, dans quelle histoire je compte encore un peu ?

« À une époque où les Occidentaux commençaient à voir leur pouvoir d'achat décroître, j'ai repris, Margaret Thatcher a pris le parti du grand capital contre les travailleurs et travailleuses : elle a entre autres réduit la taille de l'État et donc directement contribué à la dégradation des services publics, précarisé la situation de millions de Britanniques et creusé le niveau d'inégalités comme aucun chef d'État élu ne l'avait fait avant elle. Combien faites-vous par année, vous ? » j'ai encore demandé, en réservant ma conclusion pour plus tard. Ma blonde est intervenue une autre fois : « Jean-Philippe, on passait un bon moment, là. »

J'ai baissé les yeux et profité du silence pour payer.

Dans l'auto, ma blonde m'a dit que ce n'était que de la décoration.

— C'est une photo, elle a précisé. Ça va avec la couleur des murs, le style des assiettes et des tables. C'est du design, rien de plus.

— Mais les éléments mobilisés par ce design avaient une vie avant d'être transformés en gadgets cool, j'ai argué. Ils avaient un sens. On ne peut pas simplement les disposer ici et là en faisant fi de leur histoire, comme s'il n'y avait pas de politique, pas de morale. Transformer Margaret Thatcher en clin d'œil déco, c'est masquer tout un monde d'injustices et de répressions.

— On ne peut pas toujours se battre contre tout non plus, ma blonde m'a rappelé.

— On ne se bat pas toujours contre tout, j'ai répondu avant d'abdiquer. On ne se bat même presque jamais. On se fait battre, c'est tout.

Dans *V pour Vendetta* (James McTeigue, 2006), un parti fasciste a profité du climat de peur qu'il a lui-même instauré pour s'élever jusqu'au pouvoir. Un homme va toutefois s'opposer au gouvernement, ainsi qu'au consentement tacite des citoyens et citoyennes qui acceptent de voir leurs libertés brimées pourvu qu'on garantisse leur sécurité. À cet homme sont attachés tous les attributs de la culture livresque, comme certains sentiments humains, en voie de disparition. C'est un thème récurrent dans les films à caractère dystopique : la guerre que livrent les nouveaux pouvoirs à la culture humaniste. En général, cependant, les valeurs humaines finissent par l'emporter. C'est une question d'argent : sans ces *happy ends*, en effet, ces films ne remporteraient sans doute pas le même succès.

Il était une fois deux amis de moins en moins jeunes, qui se voyaient de moins en moins souvent. Et, lorsqu'ils le faisaient, ils finissaient toujours par glisser dans la même conversation, qui leur semblait parfois se poursuivre sans eux.

— « Le design est une discipline qui vise à l'harmonisation de l'environnement humain, depuis la conception des objets usuels jusqu'à l'urbanisme » (*Larousse*), lance le premier.

Cette phrase n'est pas amenée par une autre phrase, et elle n'en appelle pas vraiment d'autres non plus. Elle n'est qu'une maille de plus dans une courtepoinette, un long texte en pointillés.

— Là où l'art tend à rendre manifeste ce sur quoi il est construit – les conditions qui rendent notre mode de vie possible –, le design aplanit les frictions entre les humains et leur milieu, les efface et, par conséquent, les légitimise. Pour le dire simplement, l'art révèle ce que le design essaie de masquer.

— Ça se pourrait, dit l'autre. En littérature, en tout cas, les mots ont un sens qui dépasse leur simple référent ; ils portent avec eux l'histoire de leurs usages, et sont donc le lieu d'une sorte de lutte de valeurs.

— Tandis que la langue du design, elle, est immédiate et

désincarnée ; elle ne cherche qu'à disparaître derrière l'objet qu'elle montre et qu'il s'agit d'intégrer à son milieu.

— Ça me fait penser à ces compagnies qui se spécialisent dans les visites guidées *funky* de grands musées autour du monde. Des causeries intitulées « *Museums are F***ing Awesome* ».

— Oui, c'est un bon moyen d'attirer les gens dans les musées, de leur faire découvrir une ou des traditions qui leur sont étrangères...

— Je sais, je sais, mais ce n'est pas ce que je veux dire. C'est l'ordre du design appliqué à l'art.

— Tu as trop écouté de Nirvana quand tu étais jeune. Tu as un rapport difficile au plaisir.

— Ce n'est pas Nirvana, c'est toute la vie qui est comme ça. Prends le Nobel de Dylan, par exemple.

— Tu ne vas pas recommencer ?

— Combien ont prétendu que c'était la victoire de la poésie sur le « genre dominant » que serait le roman ? Mais donner le Nobel à un chanteur populaire, c'était surtout travailler à l'intégration harmonieuse de l'humain dans ce monde où le principal vecteur de valeur est le succès populaire.

— Mettons.

— Et ce mouvement transforme l'art ; il en modifie notre compréhension. Pour garder le même exemple : si Dylan est l'archétype du poète nobélisable, qu'est-ce qu'on fait de Plath et de Michaux, de Marie-Andrée Gill et de Michaël Trahan ? Soudainement, tout un pan de la poésie sort du domaine de la poésie. Cette poésie-là n'existe plus.

— Je ne sais pas. Dylan, c'est la porte d'entrée sur une poésie plus exigeante. Ça participe à sa démocratisation.

— Non, non. *Museums are F***ing Awesome*, Céline Dion, le Nobel de Dylan, ce n'est pas la démocratisation de l'art, c'est sa liquidation. Dans ce régime de vie, jamais la part « difficile », complexe, exigeante de l'art n'est mise en avant. Elle est oblitérée. L'introduction ne donne sur rien. Personne ne passe à l'autre étape. Avec la démocratisation de l'art, c'est la valeur de l'art pour lui-même qui disparaît. Pourquoi, en effet, continuer de valoriser une pratique qui n'a plus rien d'admirable, sinon sa capacité à s'intégrer au marché, à amener le grand public à voir des œuvres *funky* et *awesome* ?

Il était une fois deux amis qui avaient consacré l'essentiel de leur vie d'adultes à la littérature, et qui continuaient de le faire, souvent, leur semblait-il, contre toute raison.

— Je pense que je serais un meilleur humain si j'arrêtais de lire et d'écrire, dit l'un.

— Un meilleur chum, en tout cas.

— Un meilleur père, peut-être même un meilleur prof...

— Peut-être que je devrais arrêter.

— Ce serait plus simple, c'est sûr. Arrêter de m'en faire parce que les écrivains, qui manifestement auraient préféré devenir des *rockstars*, ne s'adressent plus qu'à « Monsieur et Madame Tout-le-monde » ou parce que les poétesses organisent des soirées de lecture pop, « dans une langue simple, proche du vrai monde ».

— Pour vendre la littérature, il vaut mieux la présenter comme un produit anodin, faisant partie de l'« offre culturelle ». Nirvana et Céline Dion. Kim Thuy et Maxime Raymond Bock.

— Ce qui me choque, c'est qu'on ne voit presque jamais

l'inverse : des chaînes généralistes qui s'adressent à un public spécialisé, la finesse d'analyse élevée au rang de vertu. Même parmi mes collègues profs de cégep, dès qu'il est question d'études de troisième cycle, la méfiance est reine. « J'aurais pu en faire moi aussi. » On dirait mononcle Jean-Guy au Musée d'art contemporain. « L'important, c'est d'être un bon communicateur. »

Les deux s'arrêtent là, voient bien où cette conversation va les mener, où elle les a sans doute déjà menés.

— J'achète des livres, je les ouvre et je les pose presque aussitôt, reprend le premier. Ce n'est pas que c'était mieux avant, c'est juste que je me demande à qui ces histoires s'adressent, pour qui elles peuvent encore compter un petit peu.

— Il y a quelque chose de bizarre avec notre génération d'écrivains, continue le second. Soudainement, rien n'est plus cool que les best-sellers. Même la littérature sérielle est présentée positivement... Stephen King, câlce...

— C'est comme la CAQ au gouvernement : on dirait que la banlieue s'est emparée des lieux de pouvoir.

— Il y a quand même les filles qui échappent un peu à ce phénomène, du moins quand leurs livres s'inscrivent dans une logique féministe : même si tous les romans féministes ne sont pas bons, au moins ils ont un sens. Elles disent : « ceci est une porte verrouillée sur nous ». Elles n'acceptent pas ce monde comme une fatalité. Leur art n'est pas purement décoratif. On sait à quoi il sert.

— « À quoi il sert » ?

— *Ce* qu'il sert, je veux dire, ou plutôt ce qu'il ne sert pas.

— En même temps, il est difficile de savoir si ces autrices servent toujours le féminisme, ou si ce n'est pas plutôt le féminisme qui doit les servir.

— C'est drôle, on dirait que je sais de qui tu parles.

— C'est un peu comme Farah.

— Farah ?

— Quand j'ai lu *Matamore n° 29*, je me suis dit, bon, il se donne la permission de faire n'importe quoi, et c'est en effet assez n'importe quoi, mais ça va, c'est ambitieux et c'est une qualité de plus en plus rare. Puis, avec *Pourquoi Bologne*, j'ai eu l'impression que son ambition, je veux dire sa prétention à la littérature exigeante, *avant-gardiste*, le servait, lui, plutôt que l'inverse.

— C'est clair. Son article sur ses cravates dans *Nouveau Projet*, c'était assez pénible. On avait déjà compris qu'il fallait prendre sa correction vestimentaire au deuxième degré, inutile de nous le préciser.

— Parler de sa « posture » en public, c'était la preuve que son lecteur idéal n'était pas un grand lecteur, et encore moins un fin connaisseur en matière d'avant-garde. Son vrai public, c'était le public petit-bourgeois de *Tout le monde en parle*.

— Tu parles de Farah, mais tu pourrais parler de Jean-Simon DesRochers, et de tellement d'autres : ces écrivains soi-disant exigeants, qui ne semblent pas avoir de plus haute préoccupation que de s'inscrire harmonieusement dans leur environnement, comme des auteurs classiques au temps de la monarchie.

— Un jour, je vais écrire un essai là-dessus.

— Ben non.

— Ha ha. Mais mettons que je le faisais, il faudrait se demander pourquoi c'est aussi important pour toi et moi. Je veux dire, je comprends tes raisons générales, je dirais même

que je les partage, mais elles en disent bien plus long sur toi et moi que sur le monde dans lequel on vit.

— Quelle histoire t'intéresse encore ? Quelle histoire compte toujours pour toi, *sinon celle dans laquelle tu te trouves* ? Le rôle des artistes n'est pas d'aplanir les heurts entre l'humain et son milieu, il est encore moins de les packager dans une forme agréable, vendeuse ; il est de les réactiver dans un objet qui corresponde à leur vision de la beauté. Ce n'est pas grand-chose et, en même temps, ça repose sur la possibilité qu'on reconnaisse les angles morts de notre adhésion au monde. C'est un travail complexe, délicat, qui exige une compétence égale de ceux et celles à qui il s'adresse. Ensemble, écrivains, écrivaines, lecteurs et lectrices maintiennent vivante l'idée d'une pensée élevée – exactement ce qui manque à la fiction totalitaire dans laquelle nous nous abîmons présentement, et où les pauvres menacent l'ordre mondial pendant que les riches donnent à admirer une vision de la richesse qui est conçue pour les pauvres.

— Mais tu ne réponds pas à ma question.

— Tu penses que si je défends cette élite dont j'ai la nostalgie, c'est pour défendre ma propre appartenance à cette élite, à cette *noblesse*, mais non. Je la défends parce que, sans elle, il n'y a pas de résistance possible à ce monde barbelé de bêtise et d'angoisse qui se referme sur nous ; je la défends parce qu'en elle se trouve le meilleur de l'humanité : cinquante siècles de cœur et d'esprit, malgré les guerres, la famine, la maladie et la voracité des hommes, et j'emploie le masculin à dessein. Je la défends aussi parce qu'elle n'est ni héréditaire ni cessible. On ne peut pas l'acheter. Nous ne sommes pas toutes et tous égaux devant cette capacité ; il faut la développer soi-même. Et si j'en veux autant aux artistes décoratifs, c'est parce que je me demande qui défendra l'idée de civilisation, si les intellectuels eux-mêmes se mettent à pratiquer ce qui nous achève et, pire encore, ce qui nous humilie dans notre agonie : la normalisation de cette agonie.

— Il n'y a pas d'histoire plus intéressante que celle de notre disparition.

— « Je sais qu'on peut encore danser musette au cimetière et parler d'amour aux abattoirs », écrivait Céline. L'auteur comique garde ses chances, mais c'est un pis-aller.

— Mon Dieu.

— Tu sais que je ne ris presque plus ? Je pense que j'ai oublié comment.

— Moi aussi.

— Toi, en finis-tu beaucoup, des livres que tu commences ?

— Presque plus, non.

— C'est la nouvelle année. Je te souhaite d'en lire au moins un jusqu'au bout.

— Ce n'est pas grand-chose.

— En même temps, c'est énorme. Pendant que tu le liras, tu auras l'impression que quelque chose, quelque part, compte encore.

— Et qu'on en fait partie. ●

Jean-Philippe Martel est né en 1976 à Sherbrooke. Il a fait paraître le roman *Comme des sentinelles* à La Mèche en 2012, et *Les sublimés*, cet automne, aux éditions du Cheval d'août. Il enseigne la littérature au Collège Montmorency.